

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'ÉCHO

DU

## Cabinet de Lecture Paroissial.

Vol III

Montréal, (Bas-Canada) 13 Juillet 1861

No. 27.

SOMMAIRE.—Poésie: Le Canada conservé par la foi, par le Rév. Messire P. Paul Denis, ex-directeur du Collège de Montréal.—Chronique.—Distribution de prix aux deux pensionnats des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame (Marin Villa et Mont Ste. Marie).—Essai biographique sur Mozart par le Rev. M. Gibaud, le 22 novembre 1860.—Enigme.

### LE CANADA CONSERVE PAR LA FOI.

Tableau, par le Rév. Messire P. Paul Denis, ex-directeur du Collège de Montréal, (séance du 21 février 1859.)

(Suite et Fin.)

Pour remettre le calme en cette âme fervente,  
Le bon Maître, à son tour console sa servante. (1)  
" Ne crains rien, lui dit-il, car j'étais près de toi.  
" Au moment de la lutte, épreuve de ta foi.  
" Pour prix de ton courage et de ta résistance,  
" Compte, pour l'avenir, sur ma prompt assistance.  
" Ton dessein, en dépit des efforts ennemis,  
" Aura tout le succès que tu l'en es promis :  
" Ne va pas du Calvaire abandonner la voie,  
" Qui sème dans les pleurs recueille dans la joie.  
" Ton œuvre a, j'en conviens, de pénibles débuts  
" Mais elle doit produire une moisson d'élus :  
" Viens, je vais soulever le voile qui te cache  
" Les fruits, que produira ta glorieuse tâche."

A ces mots, se découvre à ses yeux éblouis  
La Ville qu'a fondée un fils de Saint Louis ;  
Non telle qu'on la vit aux jours de sa naissance,  
Mais dans l'éclat présent de sa magnificence.  
Ses monuments sacrés, chefs-d'œuvre des Beaux-Arts,  
Dans un tableau mouvant passent à ses regards :  
Temples majestueux dont les tours élancées,  
En nous montrant le Ciel, y portent nos pensées ;  
Collèges et Couvents, précieux réservoirs  
Qui versent la science et l'amour des devoirs ;

(2)

Hospices où l'on file et la laine et le lin  
Dont les tissus moelleux protègent l'orphelin.  
Elle voit le Pontife, autre François de Sales,  
Dont le zèle soutient tant d'œuvres colossales ;  
Centre du mouvement, âme de ce grand corps,  
Il en meut à son gré, les dociles ressorts.

Mais un point du tableau ravit la sainte fille ;  
C'est le rôle rempli par sa chère famille,  
Qui, pour exécuter le dessein maternel,  
Offre en elle un portrait de la Reine du Ciel.  
" Dans ces fruits merveilleux," demanda Marguerite,

(1) La Sœur Bourgoys.

(2) Deux vers manquent encore ici dans le manuscrit que nous avons en mains.

" D'une légère part aurai-je le mérite ?"  
" Comme ailleurs, dit le Maître, apprends que sur ces bords  
" *Les faibles sont choisis pour confondre les forts.*"

Il la laisse à ces mots,—mais comme un trait de flamme,  
L'espoir et le bonheur ont pénétré son âme.  
Fut-ce un songe frivole et digne de l'oubli ?  
Non : et voici le fait qui le montre accompli.

Ce pays, près d'un siècle aux attaques en butte,  
Vit arriver le jour de la suprême lutte,  
Le CANADIEN soumit son courage vaincu :  
Ce peuple, pour la gloire avait assez vécu !  
Mais la sage Albion, dans notre décadence,  
Adopta le parti que dictait la prudence ;  
Son pouvoir, envers nous à la douceur enclin  
Se rappela les jours de Bertrand-Duguesclin.  
Traitant avec respect la nation soumise,  
Il fit du Saint-Laurent, l'égal de la Tamise.

Disons-le toute fois, son hérétique effort  
Voulut, à notre foi donner le coup de mort ;  
Mais, voyant notre horreur de toute apostasie,  
Son zèle Puritain perdit sa fantaisie.  
Heureux le Canada, dans ces temps désastreux,  
Où tous les éléments se confondaient entr'eux,  
Où la foudre grondait sur l'horizon noirâtre,  
De s'être vu soustrait aux mains d'une marâtre :  
La France qui, semant la terreur et l'effroi,  
Faisait un échafaud du trône de son Roi,  
En nous enveloppant de son réseau nocturne,  
Nous aurait dévorés, comme une autre Saturne.

Or, les Voltairiens qui nous avaient vendus,  
Comme Judas pourtant, ne s'étaient point pendus ;  
Ils aimèrent bien mieux recourir au manège  
Pour le recouvrement de nos arpents de neige. (3)  
Bref, un jour nous arrive, au milieu de nos ports  
Un navire chargé d'un ballot d'Esprits forts.  
Puis, sans perdre de temps, la troupe ridicule  
Parmi nos citoyens s'insinue et circule,  
Se préparant la voie et sondant le terrain.  
La chose, à les en croire, allait du meilleur train :  
On allait voir enfin, bien qu'en miniature  
La secte, mettre au monde une progéniture ;  
Et le monde en extase, admirant ce croquis,  
Devait le baptiser : *Canada reconquis.*  
Lorsqu'enfin tout est prêt, la ville est assemblée,  
Avec le doux espoir de l'emporter d'emblée.  
Ainsi que dans un fort, cet immense concours  
Est là pour soutenir un assaut de discours :  
A peine a commencé le sermon d'ouverture,  
Pour cette mission d'une étrange nature,

(3) Allusion au mot de Voltaire : *Qu'est-ce que le Canada ? quelques arpents de neige.*

Que, de tout les côtés, un sourire moqueur  
Déconcerte la troupe et lui fait perdre cœur.  
C'est ainsi que, réduite à servir de risée  
Du complot maladroît la trame fut brisée,  
Sans autre résultat que le déboire amer  
D'annoncer la défaite, aux amis d'outre-mer.

Or, si l'antique foi fut si bien défendue  
On se rappelle à qui la louange en est due :  
C'est le sexe pieux, le sexe dévoué  
Qui surtout, du succès doit être ici loué,  
Gloire et reconnaissance aux Dames Canadiennes  
Du précieux dépôt vigilantes gardiennes !  
Leur œil si clairvoyant n'était pas endormi,  
Quand, pour semer l'ivraie, apparut l'ennemi.  
Mais il veillait pour nous, comme une sentinelle  
Et découvrant bientôt la ruse criminelle,  
Il nous fit éviter, en nous le signalant,  
Un piège où l'homme seul eut été chancelant.

On le voit, l'Institut d'une sainte Héroïne  
A préservé chez nous la foi, de sa ruine.  
Tel fut le dénoûment du songe qu'autrefois  
Eut l'angélique sœur, Marguerite Bourgoys.

Amis, pour la patrie et sa gloire future,  
De cet événement que devons-nous conclure ?  
— Que la religion est le seul fondement  
Que nous devons donner à notre enseignement.  
Voyez ce monument qu'un architecte fonde ;  
De ce sage ouvrier la science profonde  
Lui dit que s'il bâtit sur un terrain mouvant,  
La masse va crouler sous la pluie et le vent,  
Il ira donc l'asseoir sur un roc immobile.  
Le peuple *Canadien* sera-t-il moins habile  
Pour dresser, à l'honneur de son pays natal  
Une haute statue avec son piédestal ?  
Or, l'unique rocher, base qui la soutienne  
C'est la foi de *CÉRÉAS*, la vérité *Chrétienne*.  
Le Dieu dont la bonté, de nouveau me créant,  
Daigna me retirer de mon second néant,  
Peut seul, chassant l'erreur dont mon âme est atteinte  
Y rallumer l'éclat de sa lumière éteinte,  
Et, de mon tendre amour épurant les ardeurs,  
Les tourner vers le trône où brillent les splendeurs,  
Seule, que ferais-tu, Philosophie humaine ?  
Non, l'Education n'est pas de ton domaine.  
Tu peux bien, il est vrai, former de beaux esprits,  
Mais la vertu pour toi n'est qu'un meuble sans prix.  
Quelque sage leçon que ta morale enseigne,  
Si la Religion n'y préside et n'y règne,  
Inutiles efforts, travail infructueux,  
Le savoir ne fait pas les hommes vertueux.

O Soleil de Justice, immuable principe,  
Ce n'est qu'à ta clarté que l'ombre se dissipe,  
Que les champs de l'esprit éclatent revêtus  
Des feuilles et des fleurs, et du fruit des vertus.  
Fontaine du rocher, ton onde fertilise  
Toute plante qui germe au jardin de l'Eglise.  
Lorsque l'astre du jour, au retour du printemps,  
Embrase l'horizon de ses feux éclatants,  
Je sens, je vois, j'entends le concert unanime  
De la création qui de nouveau s'anime ;  
Les plaines, revêtant d'innombrables couleurs,  
Déroulent sous mes pas leurs parterres de fleurs.  
Pendant qu'un doux ramage enchante mes oreilles,  
Si je demande alors l'auteur de ces merveilles,  
L'astre aux mille rayons me répond que lui seul,  
Du globe, dépouillé de son vaste lindeul,  
Fait jaillir ces beautés toutes pleines de vie,

Qui versent, le bonheur en mon âme ravie  
Eh bien ! beautés d'un jour, qu'à nos pieds nous foulons,  
Pour monter jusqu'à Dieu servez-nous d'échelons.  
Du monde intelligent le sublime domaine  
Présente à nos regards le même phénomène.  
Il est un astre pur, un Soleil des esprits,  
Les ténèbres, hélas ! ne l'ont jamais compris ;  
C'est le Verbe de Dieu, dont la clarté féconde  
Illumine tout homme arrivant en ce monde.  
Malheur à ce pays, si nous le soustrayons  
A la douce chaleur de ses divins rayons ;  
Bientôt, d'un froid aigu notre race glacée,  
Du rang des nations se verrait effacée.  
Mais éloignons de nous l'image du tombeau,  
Notre étoile nous garde un avenir plus beau ;  
Notre race n'est pas sur le point de s'éteindre.  
A qui veut que la mort soit près de nous atteindre,  
Je dirai : Voyez-vous ce vigoureux essaim,  
Cette jeunesse, ardente en son ferme dessein  
D'ouvrir à la pensée une plus large arène ?  
Pour mieux faire sa cour à cette souveraine,  
Dans son zèle de feu, patriotique élan,  
De ce vaste édifice elle a conçu le plan.  
Jeunes amis, courage ! et que nos sympathies,  
A vos heureux succès servent de garanties.  
Et qui peut en douter, dès lors que vous montrez  
De quels beaux sentiments vous êtes pénétrés ?  
Qui n'entreverrait pas les jours les plus prospères  
Quand le patriotisme et la foi de nos pères,  
Dont je vois que l'ardeur vous anime aujourd'hui,  
A vos nobles efforts prêtent leur double appui ?  
Deux siècles ont passé depuis que nos ancêtres  
Aux bords du Saint-Laurent, dont ils furent les maîtres,  
Se firent de la France et du culte chrétien  
Le puissant boulevard et le ferme soutien.  
Dans leur lutte incessante avec la barbarie,  
Ces généreux guerriers fondaient Ville-Marie.  
Comme Israël, sorti de la captivité,  
En élevant les murs de la jeune Cité,  
Ils tenaient, sous le poids d'une angoisse cruelle,  
Le glaive d'une main, de l'autre la truelle.  
Ce que fut Montréal, à son premier printemps,  
Il l'est à l'heure même et le sera longtemps.  
Dans ses murs agrandis se touchent les extrêmes :  
Les hommes ont changé, les rôles sont les mêmes,  
Le saint peuple, aujourd'hui comme aux siècles lointains ;  
Est encor harcelé par les Samaritains.  
Jugez donc, mes amis, quel intérêt vous presse  
De bâtir, à tout prix, la haute forteresse  
Qui devra protéger, par ce double arsenal,  
Avec l'antique foi, l'honneur national.  
Vos discours éloquents, du haut de la Tribune,  
Défendront le dépôt de leur gloire commune.  
Pour faire une conquête ou venger un affront,  
L'Eglise et la Patrie ont à marcher de front.  
Mais ne négligez pas, dans cette lutte hostile,  
D'aiguiser votre dard sous la lime du style ;  
Que le frais coloris de vos brillants essais,  
Fasse ici respecter l'idiôme français.  
Que la vérité pure y serve d'antidote  
A l'erreur, dont souvent l'impiété nous dote ;  
Et que l'heureux succès de vos jeunes talents  
Rallie autour de vous, vos frères chancelants.

Mais du philosophisme un disciple superbe  
Me fait entendre ici cette parole acerbe :  
C'est dans notre parti, chez nous, *libres penseurs*,  
Que le peuple opprimé trouve des défenseurs.  
Votre doctrine, à vous, faite pour des esclaves,  
N'apprend au genre humain qu'à porter des entraves  
L'Eglise est l'éteignoir de la société. . . .

Assez, lui répondrai-je, assez d'impiété :  
 Va, cesse d'employer l'odieux stratagème  
 Pour venir abuser ce bon peuple que j'aime.  
 Tu n'en imposes pas, ton piège est trop grossier,  
 Le peuple n'est pour toi qu'un utile coursier  
 Dont le dos complaisant vers la gloire te porte :  
 Mais un jour, contre toi que ce coursier s'emporte,  
 Alors ton foveet vengeur, tes éperons sanglants  
 Sillonnant sans pitié les veines de ses flancs,  
 Traiteront cet objet de ta philanthropie,  
 Comme un fourbe, un ingrat sur qui ta rage impie  
 Décharge tous les coups de son ressentiment.  
 Quelle distance hélas ! de ton faux dévouement  
 Au véritable !—Autant que du ciel à la terre,  
 Ou de Vincent de Paul à ton père, Voltaire.

Mais quand donc en repos pourrons-nous respirer ?  
 A peine un ennemi vient de se retirer,  
 Que j'en vois aussitôt un autre qui s'élève.  
 Aujourd'hui c'est le tour de l'impure Genève,  
 Qui nous donne, en cadeau, ses prophètes jaloux.  
 Sous la peau de brebis on reconnaît les loups,  
 Et leur déguisement ne nous trompera guères.  
 Méprisons leur tactique et leurs ruses vulgaires.  
 Et qu'importe, après tout, qu'un inconnu piéton  
 Jette, de porte en porte, un sale feuilleton,  
 Ou que, d'un noir venin ces langues de couleuvre,  
 De la foi véritable infectent la belle œuvre ?  
 A quoi doit les mener tout ce tapage vain ?  
 Jamais le Canada ne pliera sous Calvin.  
 Au cœur de ses enfants un feu trop noble brûle  
 Pour leur faire endurer cette indigne sévère.  
 C'est dans une autre sphère où règne la clarté  
 Que nous respirerons l'air et la liberté.

O Rome, la splendeur des villes capitales,  
 O foyer de lumière et de chaleur vitales;  
 Toi, par qui, dans les nœuds d'une sainte unité,  
 Le monde se rattache à la Divinité ;  
 Si jamais l'hérésie, à la sombre fumée,  
 Obscurcit notre foi de ton souffle allumée,  
 Dans ton centre aussitôt un filial instinct  
 Nous fera ranimer le flambeau qui s'éteint.

## CHRONIQUE.

SOMMAIRE.—M. d'Ortigue et la musique religieuse.—distribution des prix au Collège de Montréal et au Collège Ste. Marie.

Lorsque nous avons donné la lettre de M. Laurentie sur la musique, adressée à M. J. d'Ortigue, nous avons parlé des services immenses que M. J. d'Ortigue avait rendus au renouvellement du chant Eclésiastique dans l'Eglise ; nous avons rendu justice à son zèle pour le rétablissement de la bonne musique ; mais, en même temps, nous avons dit ce que nous pensions, c'est qu'il nous semblait être allé un peu trop loin sur certains points.

En affirmant cela, nous ne prétendons attaquer en rien son goût pour la musique sacrée, son zèle pour le culte, nous ne voulons pas nier les services si grands qu'il a rendus depuis tant d'années et qu'il rend encore actuellement ; mais avant tout, il nous faut dire

la vérité : il nous semble que M. J. d'Ortigue a pu être entraîné au delà des justes bornes, par son zèle incontestable ; et ce n'est pas en cela qu'il a pu servir la cause qu'il défendait.

Une lettre très obligeante publiée dans le *Courier du Canada*, et écrite par un musicien distingué, M. Gagnon, nous fait observer que M. d'Ortigue, dans son journal *La Maîtrise*, et dans ses derniers ouvrages, n'a rien dit que d'approbatif pour la bonne musique religieuse moderne.

Nous aimons à le croire, mais nous avons sous les yeux d'autres travaux de M. J. d'Ortigue, en particulier les leçons qu'il a publiées, dans la revue de l'Université Catholique, recueil qui a commencé vers 1835 et où, tout en trouvant à louer beaucoup la plupart des idées qu'il émet, nous avons remarqué certaines idées qui nous paraissent *mal sonnantes* pour la musique moderne.

Ainsi M. J. d'Ortigue affirme que Mozart et Haydn, dans leur musique religieuse, se ressentent évidemment de l'influence du matérialisme et du sensualisme du XVIIIe siècle, au milieu duquel ils ont vécu. C'est être trop sévères, à notre avis, contre cette grande musique allemande et en particulier contre de tels maîtres, qui ont conservé les sentiments de la plus vive piété, au milieu même du siècle.

On n'a qu'à lire les lettres de Mozart et on verra quelle vivacité de foi il y avait dans cet homme extraordinaire. Il est vrai qu'elles n'ont été publiées que depuis quelques années, mais un musicien non prévenu, aurait dû en reconnaître l'esprit dans les compositions du grand artiste.

Dans d'autres endroits, M. J. d'Ortigue parle des effets de la tonalité ancienne et de son appropriation au plain-chant, et en cela nous ne demandons pas mieux que d'être de son avis, et nous serons remarquer que la plupart des musiciens religieux de notre temps partagent son sentiment : ainsi M. Clément, M. Niedermeyer, M. Danjou, qui se prononcent de la manière la plus formelle à cet égard. Nous aimons de plus à citer ces autorités pour recommander, si elle en avait besoin, l'excellente publication sur le plain-chant faite par M. l'abbé Lagacé de Québec. Mais M. J. d'Ortigue ne s'en tient pas là, il va plus loin ; il proscrit toute autre tonalité pour la musique religieuse ; et il voudrait que les grands maîtres allemands français et italiens n'en eussent jamais employé d'autres, depuis Pergolèse, jusqu'à Beethoven et il signale en particulier Lesueur.

Il nous permettra de n'être pas de son avis ; nous savons qu'il y a de la musique écrite autrement, qui a le style religieux et qui répond parfaitement à toutes les meilleures définitions qu'on ait pu jamais donner de la musique religieuse ; et nous ne voyons pas ce que cette musique aurait essentiellement gagné à être écrite autrement.

Pour nous résumer, nous dirons donc que nous pen-

sons que c'est le chant ecclésiastique du Moyen-Age qu'il faut consulter avant tout, lorsqu'on veut faire de la musique religieuse ; c'est à cette musique qu'il faudra toujours en revenir pour comprendre de quelle expression la prière chantée est surtout susceptible : mais quant on trouve l'expression de la prière et les inspirations les plus élevées des grands maîtres, exprimées dans la langue magnifique de l'harmonie moderne, pourquoi vouloir les proscrire ou les dénaturer pour les plier aux loix de la simple mélodie ancienne ?

Laissez donc bénir le Seigneur par toutes les voix : nous louons M. J. d'Ortigue pour tout le bien qu'il a fait, nous en donnons acte public, mais nous ne voulons pas qu'on raye Mozart et Haydn de la liste des musiciens spiritualistes, et par conséquent de la liste des musiciens religieux.

Nous admirons le plain-chant, nous le mettons au dessus de tout, nous admettons que les gens du Moyen-Age ont trouvé, pour le chant comme pour l'architecture, la forme par excellence : que rien n'est venu de plus parfait, ni avant ni après ; mais s'il a pu advenir que, dans d'autres temps, des musiciens, sans suivre les mêmes procédés, sont arrivés à des effets si grands, si majestueux que ceux que l'on trouve en particulier dans Haydn, ou dans Mozart, nous voulons qu'on les reconnaisse pour de dignes herauts des gloires et des grandeurs de Dieu, et non point pour d'abjects matérialistes.

La mélodie antique qui, suivant M. Danjou, est la base du plain-chant, a chanté son hymne au Seigneur, elle la chantera toujours ; mais laissez l'harmonie, qui suivant le même M. Danjou, est la base du chant moderne, laissez l'harmonie chanter aussi ses louanges à celui qui l'a inspirée.

On va si loin en ce genre, qu'un excellent auteur plein de talent, de verve, de zèle et d'esprit, prend la peine de nous faire remarquer que nos anciens cantiques sont, pour la plupart, des chants profanes auxquels dit-il, on ferait mieux de renoncer. M. Laurentie a répondu à cela.

Nous n'aimons pas ce qui est exclusif en aucun genre. Un jour l'on ne voudra voir de musique religieuse que dans la vieille tonalité ecclésiastique, un autre jour on voudra transformer la grande musique moderne dans une forme pour laquelle elle n'a pas été faite, plus tard ou s'attaquera à nos Noël, à nos charmants cantiques, si beaux, si pieux et si touchants. Quel spectacle agréable ne serait-ce pas en effet, que de les voir transformés en manières d'*Introits* ou de *Graduels* ; le tout varié, si l'on veut, pour plus grand agrément, par l'accompagnement traditionnel du *Serpent* !

Il en est de même pour tous les autres arts : un architecte peut être justement ravi du style des églises du XIIIe siècle, il peut affirmer que c'est le comble de la perfection, atteinte par l'architecture religieuse de tous les temps et de tous les peuples, et il aura raison ; il peut

remarquer que, tandis que dans le style grec, comme l'observe M. Levêque, on ne peut bâtir à peu près que la même église, dans le style chrétien d'une seule et même époque, on peut bâtir un nombre indéfini d'édifices du même style, n'ayant entre eux aucun rapport d'imitation et de reproduction : tout cela est vrai et est à la louange des génies qui ont révélé cette forme admirable. Toutefois nous trouverions par trop exclusif l'artiste en question s'il prétendait qu'on ne peut recourir à aucune autre époque.

N'avons nous pas le style national des Normands, ancêtres de ce pays, qui ont couvert le Nord de la France l'Angleterre, et les deux Siciles des merveilles de leur génie.

N'avons nous pas le style Bizantin dont on trouve tant de chefs-d'œuvre, et qui a élevé *St. Sophie de Constantinople* et *St. Marc de Venise*.

Que dire des merveilles en style mauresque, que renferme l'Algérie et l'Espagne ?

Que ne pas dire des différentes époques des XIV, XV et XVI siècles, où nous voyons les différents styles de la renaissance, en Italie sous les Sforza, en France sous les Valois, en Angleterre sous les Tudors ?

Il n'est pas jusqu'au style grec, qui est si incontestablement conçu en dehors de l'idée chrétienne, qui est si évidemment combiné pour servir à des lieux de bals et de plaisir, tels que ceux que les anciens décoraient du nom de temple, qui entre les mains du génie religieux, ne soit arrivé à une des manifestations les plus belles de l'idée religieuse dans *St. Pierre de Rome*.

Du reste si, dans les nouveaux ouvrages de M. J. d'Ortigue, il n'est plus trace de cette partialité excessive, nous nous en félicitons sincèrement, et nous remercions M. Gagnon de son observation.

La distribution des prix a eu lieu dans les principaux établissemens de la ville, les journaux en ont déjà fait mention, nous n'avons donc qu'à rappeler ce qu'ils en ont dit.

Au Collège de Montréal une circonstance particulière ajoutait de l'intérêt à cette solennité, les élèves avaient offert spontanément leurs prix pour le Saint Père et tout avait été disposé pour rappeler cet hommage.

Des draperies disposées avec goût tout autour de l'enceinte, venaient se réunir dans le fond pour servir d'encadrement au portrait du Souverain Pontife.

Ce portrait est celui que tout Montréal a déjà pu admirer dans la rue Notre-Dame et que l'on dit être une copie d'un magnifique portrait fait par Overbek.

Lorsque la proclamation des prix a eu lieu, tous les élèves allaient successivement déposer leurs couronnes aux pieds du Saint Père, et ils s'inclinaient devant lui ; cette scène était très touchante et a ému profondément toute l'assistance.

Il y a eu quatre discours principaux, l'un en Anglais

sur l'éducation ; les autres étaient des éloges et des appréciations de trois grands orateurs *Démosthène, Cicéron et Bossuet*.

Ces travaux attestent des études sérieuses, un goût élevé et bien dirigé, enfin une intelligence réelle des qualités et des dons de ces grands génies.

Le chant a été très bien exécuté, commençant par le chœur de Guillaume Tell, *Quel jour serain le ciel présage*, qui est au-dessus de tout éloge et suivi d'un très beau chœur de chasseurs.

La séance du Collège Ste. Marie a été très belle et très intéressante. Quatre discours bien faits sur des sujets pleins d'actualité ont été débités par M. Falardeau, M. Paradis, M. Mercier et M. de Lorimier.

Ces travaux brillaient par une exposition lucide, des allusions heureuses aux évènements du jour ; l'argumentation était solide et forte, l'appel aux sentimens du cœur, fait de manière à provoquer, plusieurs fois, les plus vifs applaudissemens.

La musique a été magnifique : choisie parmi les principales compositions de Rossini et d'Auber, elle indiquait un goût élevé et intelligent des grandes choses.

Il y a différentes manières d'être impressionné quant on entend la grande musique des plus grands maîtres. Parfois, on les trouve sublimes ; mais, en même temps, on ne peut s'empêcher de faire des réflexions sur l'heure avancée de la séance, sur la chaleur étouffante de la salle, et divers accessoires du même genre.

Mais parlez moi de ces morceaux si bien choisis, si bien exécutés, si bien inspirés et si bien rendus qu'ils vous saisissent tout entiers, vous élèvent au-dessus du monde et du temps présent vous ravissent jusqu'au fond de l'âme et ne laissent place que pour le regret de ne pas les voir durer plus longtemps. C'est l'art, dans sa plus heureuse manifestation, qui nous charme, nous recrée réellement, et nous élève à de nobles et doux sentimens : c'est ce que nous avons trouvé dans la séance dont nous avons été témoins dernièrement au Collège Ste. Marie.

Remercimens sincères aux habiles exécutans comme aux Orateurs distingués.

On trouvera à la suite, le compte rendu des séances au Mont Ste. Marie, et à Maria Villa.

### DISTRIBUTION DES PRIX

*Aux deux Pensionnats des sœurs de la Congrégation de Notre-Dame : (Maria-Villa et Mont Ste. Marie.)*

Mardi, 3 juillet, avaient lieu au Pensionnat de *Maria-Villa*, (Monkland) et dimanche, 7 du même mois, dans celui du *Mont Ste. Marie* les exercices de la fin de l'année.

Ils n'ont point eu, cette fois, l'éclat et la pompe des années précédentes : si l'on en demande les causes, on les trouvera exposées dans l'adresse suivante faite à M.

le Président, à l'ouverture de la séance du 3, par une élève de Maria-Villa.

*Monsieur le Président,*

“ La simplicité de cette dernière réunion de famille, “ ne ressemble guère à la pompe et à l'éclat de ces “ années publiques qui couronnent ordinairement la fin de “ nos années scolaires.

“ Cette différence s'explique aisément, en présence des “ calamités qui nous affligent de toutes parts.

“ Montréal désolé, il n'y a que quelques semaines, par “ une inondation désastreuse ; la patrie d'un grand nom- “ bre de nos compagnes en proie aujourd'hui aux mal- “ heurs de la guerre civile, et les vies qui leur sont les “ plus chères, peut-être journellement en péril : l'Eglise “ dans le deuil, et son chef suprême abreuvé d'amertumes, “ c'est plus d'affliction qu'il n'en fallait, pour nous inspi- “ rer la pensée de dépouiller la fête de ce jour de sa so- “ lemnité ordinaire. Nous n'avons pas voulu que notre “ joie contrastât avec la désolation de nos familles, et avec “ celle du Père commun des fidèles : nous avons désiré “ prendre notre part du deuil et de l'affliction générale, “ peut-être le Ciel se laissera-t-il toucher par ce léger “ sacrifice et allégera-t-il enfin le poids de sa justice.

“ Tels sont les motifs, qui nous ont fait demander de “ clore cette année, sans pompe, sans grand concours et “ comme dans le secret de la famille : et nous ne vous “ sommes que plus reconnaissantes, Monsieur le Prési- “ dent, pour la bonté que vous avez eue de venir hono- “ rer, de votre présence, cette dernière réunion.”

On le voit, c'est un sentiment de délicatesse, qui a porté les Elèves de la Congrégation à demander d'elles-mêmes que la plus belle de leurs fêtes fut privée de sa solennité accoutumée.

Cependant toute simple qu'elle était, cette fête n'en a pas été moins touchante : les pièces lues par les élèves, ces vers anglais à la louange du Pontife-Roi persécuté ; cette peinture des traverses de l'Eglise, dans tous les âges ; ce récit de ses triomphes, et cette espérance donnée de voir les maux présents bientôt finir ; ces adieux si tendres, si sincères des élèves graduées, à leurs Maîtresses et à leurs Compagnes ; tout était bien propre à laisser, dans les esprits et les cœurs, les impressions les plus salutaires.

Mais ce qui a surtout imprimé à cette fête un caractère plus touchant, c'est le sacrifice généreux que les élèves avaient fait de leurs prix. Elle n'avaient pu nous faire d'avance la confidence de cette résolution, mais chacun a pu remarquer l'absence de ces objets, si légitimement convoités et dont elles ont désiré que la valeur fut offerte, cette année, au Souverain-Pontife, comme un faible témoignage de la part qu'elles prennent à ses malheurs, et du désir qu'elles auraient de contribuer, pour leur part, à les alléger.

Sacrifice spontané, sacrifice sans regret et digne de tout éloge, pour quiconque sait quelle valeur ont, dans l'esprit des enfans, ces récompenses solennellement reçues, et quel honneur y est attaché. Le sentiment qui a inspiré cette démarche est, lui-même, un fruit de l'excellente éducation que reçoivent, dans nos pensionnats, les élèves de la Congrégation. Formées aux vertus du cœur, autant qu'aux travaux de l'intelligence, on voit que ces jeunes élèves ont appris, de bonne heure, à penser et à sentir. Les malheurs de leur patrie et ceux de l'Eglise ne les trouvent point indifférentes, elles veulent y

prendre part ; et pour le témoigner, elles ne trouvent pas de voie plus directe que celle du sacrifice. Sentiment bien autrement juste et délicat que celui qui inspirait naguère, l'idée d'un bal, pour le soulagement des malheureux, et qui, par un contraste amer et choquant, invitait à la joie et au plaisir, pour profiter au pauvre, gémissant dans la misère : sentiment bien autrement délicat que celui qui ouvrait les salles d'un théâtre, pendant que Montréal inondé était dans la désolation.

Quoiqu'il n'y ait pas eu de distribution de prix, les noms des élèves qui les avaient mérités ont été proclamés comme à l'ordinaire, et chacune d'elles a reçu, sur une attestation, la liste des récompenses auxquelles elle avait droit.

Les *Boutons de rose* et les *Roses-blanches* ont été distribués comme à l'ordinaire, ainsi que les médailles d'or, d'*Excellence* et de *Bonne-conduite*, et les Diplômes.

A *Maria-Villa*, la médaille d'or d'*Excellence* et les Diplômes ont été mérités et obtenus, par Mesdemoiselles A. L. Coghlan, de New-York ; C. Campbell, de Fort Covington (Vermont) ; T. Doherty, d'Halifax ; K. Byrne, de New-York ; et L. Brossard, de la Prairie.

La médaille d'or de *Bonne conduite* a été obtenue par Mesdemoiselles Coghlan, Campbell et Doherty.

Au *Mont Ste. Marie*, la médaille d'or d'*Excellence* et les Diplômes ont été mérités et obtenus par Mesdemoiselles C. Caine et A. Caine de Huntingdon ; R. Casgrain, de la Rivière Ouelle ; et M. O'Donoghue, de St. Cyprien.

La médaille d'or de *Bonne-conduite*, par Mesdemoiselles A. C. Caine, et L. Boyer de Montréal.

Ainsi s'est terminée cette fête qui a laissé, dans tous ceux qui en ont été témoins, les plus touchants souvenirs. Elle est passée, mais les fruits qu'elle produira demeureront, pour le bien de notre heureux pays, qui sait produire de si beaux exemples de sacrifice et de dévouement.

### Essai Biographique sur Mozart.

Par le Révd. Messire Giband, (le 22 Novembre, 1810.)

Plus d'un lecteur de gazettes aura souri sans doute d'étonnement en lisant dans quelques journaux de cette ville l'annonce de cette lecture. Le sujet, à la vérité, peut être très-intéressant et riche ; mais il semble qu'il faudrait, pour le traiter convenablement, la parole d'un musicien, d'un artiste, plutôt que celle d'un prêtre, qui n'a jamais su les premiers mots de cet art divin qu'on appelle la musique, et serait fort en peine de dire, par exemple, ce que c'est qu'une *Sonate* ou un *Andante*.

Aussi avons-nous hésité avant de l'aborder, et nous ne nous y sommes décidés qu'après nous être bien convaincu qu'en Mozart, il y avait pour ainsi dire deux personnages bien distincts, le musicien et l'honnête homme, l'artiste et le chrétien, et que, ne désirant faire connaître que le second, nous pouvions et devons laisser à d'autres, plus compétents et plus habiles, le soin de faire connaître le premier.

Ce n'est donc pas le génie musical de Mozart ni les chefs-d'œuvres immortels qu'il a produit que nous allons étudier dans cette lecture ; c'est plutôt son caractère moral, son âme candide, sa foi vive, sa piété sincère, son dévouement filial, son courage simple et héroïque ; en un mot, cet ensemble de qualités et de vertus qui font le bon fils, le bon frère, le bon époux, le bon

père, le parfait honnête homme et l'excellent chrétien. C'est à ce point de vue que nous avons envisagé Mozart, et que nous sommes heureux de le présenter à l'admiration et à l'imitation de nos auditeurs.

Cette tâche nous est facile, grâce à la correspondance entretenue pendant presque tout le cours de leur vie entre Mozart et son père, homme vraiment digne d'un tel fils. Cette correspondance intime, qui a été traduite et publiée pour la première fois en français en 1857, M. l'abbé Goschler, nous transporte tout d'un coup au sein d'une admirable famille d'artistes, disons mieux, d'une famille allemande des vieux âges, vivant au milieu du XVIIIe siècle, avec sa simplicité et sa bonhomie, ses affections mutuelles et ses mœurs patriarcales ; d'une famille catholique des meilleurs temps du Christianisme, égarée en Allemagne deux siècles après la réforme, traversant toutes les gloires et toutes les séductions, sans rien perdre de sa foi naïve et de ses anti-ques vertus.

Elle nous montre par dessus tout, le grand Mozart, du berceau à la tombe, dans toutes les étapes de sa vie triomphale, et nous révèle, en sa personne, non pas simplement le plus prodigieux génie musical qui ait jamais été, (au jugement de T. Haydn, lui-même) mais le plus aimable des hommes, le meilleur des fils, le chrétien le plus pieux et le plus fidèle. C'est lui qui pose ici sur le premier plan, non pas en peinture ou en récit, mais en réalité et en personne ; c'est lui que nous voyons et que nous entendons, soit dans la correspondance paternelle, lorsque lui-même est encore trop jeune pour écrire une lettre et non pour composer un opéra ; soit dans sa propre correspondance, lorsqu'il grandit en âge et en gloire.

Tout notre devoir, tout notre mérite, s'il y en a dans cette lecture, sera donc de laisser, autant que possible, la parole aux acteurs de ce drame domestique et de nous effacer complètement nous-même pour ne pas détourner vos regards de ce ravissant tableau.

Jean Chrysostôme Wolfgang Amédée Mozart naquit à Salzbourg en Allemagne, le 27 janvier 1756, de parents chrétiens, pieux, tendrement unis entr'eux. Son père Léopold Mozart, qui était bon musicien, remplit longtemps la charge de vice-maître de Chapelle, de professeur de violon et de chef d'orchestre au service du prince archevêque de Salzbourg avec 25 florins seulement de revenu mensuel assuré. (35 florins par mois, ou 642 francs par an.)

Il remarqua de bonne heure, les merveilleuses dispositions de son fils pour la musique, et lui donna les premières notions de cet art, alors que celui-ci n'avait encore que 3 ans.

A 4 ans, cet enfant de miracle jouait déjà avec une expression remarquable de petits morceaux qui lui avaient coûté à peine quelques instants d'étude, et déjà il composait lui-même des *menuets* et autres petits airs que son père écrivait sous sa dictée.

Un jour celui-ci revenant de l'Eglise avec un de ses amis, trouva le petit Wolfgang occupé à écrire. Que fais-tu donc là, mon enfant, lui demanda-t-il ?

Je compose un *concert* pour le clavecin, je suis presque au bout de la première partie.

Le père prit le papier et montra à son ami un griffonnage de notes qu'on pouvait à peine déchiffrer à cause des taches d'encre. Les deux amis rirent d'abord de bon cœur de ce barbouillage ; mais bientôt, lorsque Léopold l'eût regardé avec attention, ses yeux restèrent long-

temps fixés sur le papier, et, enfin, se remplirent de larmes d'admiration et de joie. L'enfant n'avait pas encore cinq ans.

Le maître de musique de Salzbourg, Léopold Mozart, peu satisfait de sa ville natale résolut un jour, c'était en 1762, d'aller chercher ailleurs une fortune meilleure. Le voilà donc s'acheminant vers Vienne, accompagné de ses deux enfants, savoir du petit Wolfgang, alors âgé de six ans, et de sa sœur Nanerl qui en avait huit. C'est de cette époque que date la précieuse correspondance dont nous avons parlé plus haut et à laquelle nous allons faire de nombreux emprunts.

Arrivé à Vienne, voici ce que Léopold Mozart écrivait, le 15 octobre 1762, à M. Hagenauer négociant à Salzbourg :

" Nous sommes partis de Linz, le jour de St. François, et arrivés le soir à Matthausen. Le lendemain, nous sommes parvenus à Ips, où deux frères Mineurs et un Bénédictin, qui avaient été aux eaux avec nous, nous dirent la messe. Pendant ce temps, notre Wolfgang se trémoussait si bel et si bien sur l'orgue, que les pères Franciscains qui venaient de se mettre à table avec quelques hôtes, quittèrent tous le réfectoire et coururent au *chœur*. Ils n'en revenaient pas de stupéfaction. Mercredi, nous sommes arrivés ici. Nous avons été dispensés de tous les ennuis de la douane, grâce à *Monseigneur Wolfgang*, (1) qui, en un clin d'œil, est devenu l'ami indu receveur, lui a enseigné le clavecin, lui a joué un *menuet*, et lui a fait ses invitations pour l'avenir... Il y a six jours, je reçois l'ordre de me rendre à Schönbrunn, résidence d'été de l'Empereur. Leurs Majestés nous ont reçu avec une faveur si extraordinaire qu'un récit détaillé vous paraîtrait fabuleux. Wolfgang a sauté sur les genoux de l'Impératrice, l'a prise au cou et l'a mangée de caresses."

Le 30 octobre, il écrivait encore au même :

" Félicité ! fragilité ! Elle se brise comme le verre. Je sentais, pour ainsi dire, que nous avions été trop heureux pendant 15 jours. Dieu nous a envoyé une petite croix, et nous rendons grâce à son infinie miséricorde que tout se soit passé sans trop de mal."

Cette petite croix si sensible au cœur de ce bon père, qu'était-ce ? Il va nous l'apprendre lui même.

" Le 21, dit-il, nous avons été de nouveau, le soir, chez l'Impératrice ; Wolfgang n'était pas dans son assiette ordinaire. Nous nous sommes aperçus qu'il avait une espèce de *scarlatine*. La maladie touche à sa fin."

Puis, il ajoute avec une simplicité de foi admirable qui ferait hausser les épaules à un voltairien, mais qui n'en est pas moins édifiante pour un catholique : " faites dire, je vous prie, trois messes à Lorette, à l'autel de l'Enfant Jésus, et trois à Bergel, à l'autel de St. François de Paule."

On rapporte à ce premier voyage de Mozart à Vienne la petite aventure que voici : Étant un jour chez l'Impératrice Marie Thérèse, deux des jennes Archiduchesses le prirent et le promenèrent dans le palais. Mozart fit un faux pas et glissa sur le parquet ; une des princesses n'y fit aucune attention ; l'autre, (c'était Marie Antoinette, la future Reine de France,) le ramassa et le caressa pour le consoler. " Vous êtes bonne, lui dit Wolfgang, et je veux vous épouser." L'Archiduchesse raconta cette petite anecdote à sa mère qui s'en amusa beaucoup, et demanda à l'enfant comment cette pensée lui était

venue. " Par reconnaissance, répond-t-il, elle a été bonne pour moi ; mais sa sœur ne s'est inquiétée de rien."

Hélas ! que ne fût-il pris au mot par sa jeune amie ! Elle n'eut pas épousé l'infortuné Louis XVI comme lui, ni porté, sa tête royale sur l'échafaud !

La santé de l'enfant musicien fut bientôt rétablie. " Il n'y a plus de danger, écrivait le père, le 6 novembre, et, Dieu merci, mes angoisses sont passées. Hier, nous avons payé notre excellent médecin par une sérénade".

Je ne sais si tous nos hommes de l'art se contenteraient aujourd'hui d'un pareil honoraire.

Rentré à Salzbourg à la fin de cette même année 1762, la petite famille Mozart ne tarda pas à en sortir de nouveau pour entreprendre un second voyage. Cette fois, elle prit le chemin de la France, de l'Angleterre et de la Hollande. L'accueil et le succès furent, à Paris ce qu'ils avaient été à Vienne. Voici ce qu'écrivait, de Paris Mozart père, le 1er février 1764.

" On n'a pas la coutume, en France, de baiser les mains des membres de la famille royale, de leur parler ou de leur remettre des pétitions *au passage*, comme on dit ici ; car quand ils vont, de leurs appartements et des galeries, à l'Église, on ne s'incline, on ne s'agenouille ni devant le Roi, ni devant aucun autre membre de sa famille ; on se tient droit et sans bonger, et dans cette posture, on a toute liberté de les regarder lorsqu'ils défilent tout près de vous. D'après cela, vous pouvez facilement vous figurer l'étonnement de tout le monde, lorsqu'on voit les filles du Roi, (Mesdames Adélaïde et Victoire, filles de Louis XV) s'arrêter dans les passages officiels, dès qu'elles aperçoivent mes enfants, s'en approcher, les caresser et s'en faire embrasser mille fois. Ce qui a paru le plus extraordinaire à MM. les Français, c'est que, au grand concert, qui eu lieu dans la nuit du nouvel an, non seulement on nous fit place à tous, près de la table royale ; mais *Monseigneur Wolfgang* dut se tenir tout le temps près de la Reine, lui parla constamment, lui baisa les mains et mangea à côté d'Elle les mets qu'Elle daignait lui faire servir. La Reine parle l'allemand aussi bien que nous. Comme le Roi n'en comprend pas un mot, la Reine lui traduisait tout ce que disait notre héroïque Wolfgang."

Quel père fut jamais plus fier de ses enfants et heureux de leur propre bonheur ? Wolfgang, aux yeux de son père est un miracle vivant de la bonté de Dieu. Les premières lueurs du génie musical, entrevues dans l'enfant, Léopold les a, pour ainsi dire, adorées comme la marque de la bénédiction divine descendue sur sa maison.

Durant son séjour à Paris, âgé seulement de sept ans, Wolfgang composa 4 *sonates*. Écoutez ce qu'en dit son père à son ami M. Hagenauer :

" Actuellement M. Wolfgang Mozart a 4 *sonates* chez le graveur... Vous entendrez un jour combien ces *sonates* sont belles. Il y a entr'autres un *andante* d'un goût rare. Je puis vous affirmer que Dieu, chaque jour fait de nouveaux miracles dans cet enfant."

Cette persuasion pieuse que Dieu se manifeste dans le génie croissant de ce fils bien aimé donne, à l'amour paternel de Léopold ; un accent de vénération qui a un charme infini. La piété s'y mêle à la tendresse et la purifie ; on dirait qu'il regarde son fils comme un bien commun à Dieu et à lui, sur qui Dieu veille de moitié. Aussi quelle confiance lorsque la santé de cet enfant de miracle est menacée ; et quelle reconnaissance, lorsque

(1) C'est ainsi que le père appelle son fils, en plaisantant.



le danger a disparu ! En voici quelques traits bien touchants ; Il écrit de Paris le 22 février 1764.

“ Faites, je vous prie, dire 4 messes à Maria-Pläin, (1) et une à l'Enfant-Jésus de Lorette, aussitôt que possible. Nous les avons promises pour nos deux pauvres enfants, qui ont été malades. J'espère qu'on continuera à dire les autres messes à Lorette, tant que nous serons absents, comme je vous l'avais recommandé. . . . Je rends grâce à Dieu de ce que mes enfants vont mieux. Tout le monde veut me persuader de faire inoculer mon garçon ; quant à moi, je prétends tout abandonner à la grâce de Dieu. Tout dépend d'elle. Il s'agira de voir si Dieu, qui a mis dans ce monde cette merveille de la nature, l'y veut conserver ou veut l'en retirer.”

Dieu la conserva en effet. Quelques mois plus tard, à Ollmütz, Wolfgang est atteint de la *petite vérole* et en guérit. Léopold s'écrie dans l'enthousiasme de sa reconnaissance “ *Te deum laudamus*, Wolfgang a triomphé de la *petite vérole*. Vous voyez bien que ma devise se réalise : *In te, Domine, speravi non confundar in aeternum.*”

Quelque temps après avoir quitté Paris, il écrit de Londres, le 28 mai 1764 ; “ Tout ira bien pourvu qu'avec l'aide de Dieu, nous restions bien portants, et que Dieu maintienne en santé notre invincible Wolfgang.”

Quel homme de foi que ce Léopold Mozart ! C'est Dieu qui a fait son fils ce qu'il est ; c'est lui qui le lui a donné, c'est à ce même Dieu à le lui conserver. Quel bel exemple pour des parents chrétiens ! Il va sans dire qu'un catholique de cette trempe ne devait pas rougir de sa croyance. Bien loin de là, il s'en fit plus d'une fois le courageux apôtre. En voici un exemple arrivé durant son voyage en Angleterre :

“ J'ai, écrit-il, parmi mes amis de Londres, un certain Sibrantini, grand virtuose sur le violoncelle. C'est le fils d'un Juif Hollandais. Après avoir voyagé en Italie et en Espagne, il a trouvé les cérémonies et les commandements hébraïques ridicules, et il a abandonné sa croyance. Je causais dernièrement avec lui de religion, et après une longue conversation, je reconnus qu'il se contentait de croire en un Dieu, de l'aimer d'abord, puis d'aimer son prochain comme lui-même, et de vivre en honnête homme. Je me donnai de la peine pour lui faire comprendre quelques idées de notre foi, et je menai la chose si loin, qu'il est tombé d'accord avec moi que, parmi toutes les confessions chrétiennes, la foi catholique est la meilleure. Prochainement je ferai une nouvelle attaque ; mais il faut aller tout doucement. Patience ! peut-être deviendrai-je millionnaire en Angleterre !”

Il trouve bientôt que ce pays est trop dangereux pour ses enfants, et il écrit là dessus ces paroles qui paraîtront peut-être trop sévères à quelques-uns : “ Je suis bien décidé à ne pas élever mes enfants dans un pays aussi dangereux, où la plupart des gens n'ont aucune religion et où l'on n'a que de mauvais exemples sous les yeux. Si vous voyiez l'éducation des enfants ici, vous seriez surpris. Quand aux choses religieuses, il ne faut pas en parler.”

Ils avaient, du reste, été bien accueillis à Londres comme partout, et nous devons à la vérité de dire que la bienveillance ne fut nulle part plus sympathique qu'à la Cour.

(1) Maria-Pläin, célèbre pèlerinage à trois milles de Salzbourg.

“ Quant à la bienveillance que nous ont témoigné leurs Majestés, écrivait Léopold Mozart, elle est indescriptible, leur manière d'être toute aimable, ne nous permit pas de songer un instant que nous avions à faire au Roi et à la Reine d'Angleterre. On nous a accueillis dans toutes les Cours avec une extrême politesse, mais ce que nous avons vu ici, dépasse tout. Huit jours après nous nous promenions dans le parc de St. James, lorsque le Roi et la Reine vinrent à passer en voiture. Quoique nous eussions tous d'autres costumes, ils nous reconnurent, et non seulement, ils nous saluèrent, mais le Roi descendit *une glace*, sortit la tête et nous salua de la tête et des mains, mais surtout notre *master Wolfgang.*”

(A Continuer.)

## BIBLIOGRAPHIE.

DICTIONNAIRE UNIVERSEL DES CONTEMPORAINS, contenant toutes les personnes notables de la France et des pays étrangers, avec leurs noms, prénoms, surnoms et pseudonymes ; le lieu et la date de leur naissance, leur famille, leurs débuts, leur profession, leurs fonctions successives, leurs grades et titres, leurs actes publics, leurs œuvres, leurs écrits et les indications bibliographiques qui s'y rapportent, les traits caractéristiques de leur talent, etc. ; et destiné 1<sup>o</sup> à enregistrer avec exactitude et impartialité les éléments de l'histoire ; 2<sup>o</sup> à faire connaître les hommes qui jouent un rôle sur la scène actuelle du monde, ou qui se sont signalés à l'attention publique ; 3<sup>o</sup> à fournir des documents indispensables aux lecteurs de toutes les classes, aux écrivains, aux hommes politiques, aux voyageurs, etc. Ouvrage rédigé avec le concours d'écrivains et de savants de tous les pays, par M. G. Vapareau, ancien élève de l'École normale, ancien professeur de Philosophie, avocat à la cour impériale de Paris. Un vol. grand in-8, suivi d'un Supplément conduisant les biographies jusqu'au 1er juillet 1859. carton en percaline gaufrée. 6. 00

Le format et surtout la combinaison typographique adoptés pour le *Dictionnaire des Contemporains* méritent d'appeler l'attention. Malgré l'étendue de son plan, il ne forme qu'un volume, mais ce volume, conforme au *Dictionnaire universel d'histoire et de Géographie* de M. Bouillet, et contenant également, dans ses 4000 colonnes, la matière de seize forts volumes in-8, du format ordinaire, comprend un assez grand nombre d'articles pour ne laisser échapper aucun personnage digne d'être connu. En un mot, c'est un tableau vivant, et, en quelque sorte, la photographie du présent.

En vente à la librairie de MM. J. B. ROLLAND & FILS.

## ENIGME.

Entre tous les serpents, il en est un que la terre n'a point engendré, que nul n'égale en rapidité, nul en fureur.

Il s'élançe sur sa proie avec une voix formidable ; extermine, dans un accès de rage, le cavalier et sa monture.

Il aime les plus hautes cimes ; ni serrure, ni verrou ne peut préserver de son attaque ; une armure . . . l'attire.

Il brise en deux, comme de minces épis, l'arbre le plus fort ; il peut brayer l'airain quelque épais et dur qu'il soit.

Et ce monstre jamais n'a menacé deux fois, mais il expire dans son propre feu ; dès qu'il tue, il est mort.

L'explication de la dernière énigme est : *navire.*